

1793

1

NIKLAS NATT OCH DAG

1793

VOLUME 1

Roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



VOIR DE PRÈS

Titre original : 1793
Éditeur original : Forum
© Niklas Natt och Dag, 2017

Traduction publiée en accord avec Salomonsson
Agency.

© Sonatine, 2019, pour la traduction française
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-203-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Malice engendre malice,
violence engendre violence.*

Thomas Thorild, 1793

PREMIÈRE PARTIE

LE FANTÔME DU PALAIS INDEBETOU

Automne 1793

Une grande terreur s'en est venue sur nous, ici-bas. Mille rumeurs affluent, l'une plus invraisemblable que l'autre. Il est impossible d'acquérir la moindre certitude, car même les voyageurs divergent et, à mon avis, chacun se fait un peu poète dans son récit. L'atrocité du crime, telle qu'elle est racontée, est trop grande, de sorte que je ne sais qu'en penser.

Carl Gustaf af Leopold, 1793

Mickel Cardell flotte dans l'eau froide. De sa main droite libre, il saisit Johan Hjelm par le col, Hjelm inerte à côté de lui, une écume rouge à la commissure des lèvres. Sa veste d'uniforme est glissante de sang et d'eau saumâtre et, quand une vague lui en arrache le dernier pan, Cardell voudrait hurler, mais seul un gémissement sort de sa gorge. Hjelm coule à pic. Cardell plonge sa tête sous l'eau et suit quelques instants la course du corps vers les profondeurs. Dans sa fièvre, il croit deviner autre chose, plus loin, aux confins du monde sensible. Les marins mutilés s'abîment par milliers vers la porte de l'enfer. L'ange de la mort referme sur eux ses ailes couronnées par un crâne décharné. Sa mâchoire bouge dans le courant en un ricanement silencieux.

« Boudin ! Mickel le boudin ! Debout ! »

Quand Cardell commence à reprendre ses esprits sous les coups insistants, la douleur s'attarde quelques instants dans le bras gauche qu'il ne possède plus. À la place de ce membre perdu pend désormais une main en buis. Le moignon s'emboîte dans un logement en creux, et le bois est maintenu en place au niveau du coude par des lanières de cuir. Elles entament sa chair. Depuis le temps, il devrait avoir la sagesse de dénouer les lanières avant de sombrer.

Cardell ouvre à contrecœur les yeux sur la surface souillée d'une table. Quand il tente de soulever sa tête, il constate que sa joue colle au bois. Cette poisse lui arrache sa perruque quand il se redresse. Il jure et la range distraitemment dans sa redingote après l'avoir utilisée pour s'essuyer le visage. Son chapeau a roulé par terre, son cylindre est bosselé. Il le redresse et s'en rabat le bord sur les oreilles.

La mémoire lui revient. Il est toujours à la taverne Hambourg, il a dû se saouler à mort à cette table. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui montre qu'il n'est pas le seul dans cet état. Les quelques poivrots que la patronne a jugés assez remplumés pour ne pas les jeter au caniveau gisent toujours sur des bancs et sous des tables dans l'attente du matin, où ils pourront regagner leurs pénates et essuyer les reproches attendus. Mais pas Cardell. Ès qualités d'infirme, il vit seul et son temps lui appartient.

« Mickel doit venir ! Il y a un mort dans Fatburen ! »

Ce sont deux gosses des rues qui l'ont réveillé. Leurs visages lui disent vaguement quelque chose, mais il ne peut se rappeler leurs noms. Derrière eux se tient le Sac, l'adipeux chevalier servant de la Norström, le remplaçant de la patronne. Rougeaud et mal réveillé, il fait rempart entre les enfants et la fierté de la taverne, conservée sous clé dans une armoire bleue : une collection de verres gravés.

Ici, à la taverne Hambourg, les condamnés à mort font une halte sur le chemin de la charrette qui les conduit au gibet de Skanstull, et se voient offrir leur dernier verre, qui est ensuite soigneusement recueilli, gravé avec le nom et la date avant de rejoindre la collection.

Boire dans l'un d'eux s'effectue sous surveillance, et à un tarif dépendant de la célébrité du supplicié. Ce verre est censé porter chance. Cardell n'a jamais compris pourquoi.

Cardell frotte ses yeux collés et constate qu'il est encore saoul. Sa voix est pâteuse quand il en fait l'essai.

« Bon sang, quoi, encore ? »

C'est la fillette, la plus âgée des deux, qui répond. Le garçon a un bec-de-lièvre, sans doute son frère, à en juger par la ressemblance. Il fronce le nez en sentant l'haleine de Cardell, et se met à couvert derrière sa sœur.

« Il y a un mort dans l'eau, tout près du rivage. »

Sa voix est un mélange d'effroi et d'enthousiasme. Au front de Cardell, les veines sont gonflées à éclater. Les battements de son cœur

menacent d'étouffer les maigres pensées qu'il parvient à rassembler.

« En quoi ça me regarde ?

— Allez, quoi, Mickel, il n'y a personne d'autre, et nous savions que vous étiez là. »

Il se masse les tempes dans le vain espoir de se soulager.

Le jour se lève à peine sur Södermalm. Les ténèbres de la nuit flottent encore dans l'air, le soleil n'est pas encore sorti de derrière l'île de Sickla au-dessus de la baie de Danviken. Cardell descend en trébuchant l'escalier de Hambourg et continue dans Borgmästaregatan, précédé des enfants dans la rue déserte. Il écoute bon gré, mal gré une histoire de bête de somme assoiffée qui a reculé au bord du lac Fatburen et qui, terrorisée, a filé en direction de Danto.

« Son museau a touché le corps, elle l'a retourné. »

À l'approche du lac, les pavés cèdent la place à une bouillie d'argile. Les affaires de Cardell ne l'ont pas conduit au bord de Fatburen depuis longtemps, mais rien n'a changé. Des

sempiternels projets de nettoyage des rives, de construction d'un quai et d'une brasserie, aucun n'a vu le jour : rien d'étonnant, la ville et l'État étant au bord de la ruine – il le sait mieux que personne, lui qui doit étoffer ses maigres émoluments annuels de divers extras. Les manoirs tout autour du lac ont été transformés en manufactures. Les ateliers déversent leurs ordures directement dans l'eau, l'enclos réservé aux déchets, délimité par une palissade, déborde : la plupart l'ignorent. Cardell lance un juron haut en couleur quand le talon de sa botte s'enfonce dans la boue et qu'il doit faire des moulinets avec son bras valide pour garder l'équilibre.

« Votre vache a eu peur en tombant nez à nez avec une camarade en putréfaction. Le boucher jette ses carcasses dans le lac. Vous m'avez réveillé pour repêcher un thorax de bœuf ou une colonne vertébrale de porc.

– Nous avons vu un visage dans l'eau, le visage d'une personne. »

L'eau de Fatburen clapote sur le rivage, où une mousse jaune pâle s'est formée. Les enfants ont

raison jusqu'à un certain point : quelque chose de pourri flotte à quelques mètres du bord, un paquet sombre. La première pensée de Cardell : impossible que ce soit un homme. Trop petit.

« C'est un rebut d'abattoir, comme je disais. Une bête crevée. »

La fillette n'en démord pas. Le garçon approuve du chef. Cardell soupire de lassitude.

« Je suis saoul. Pigé ? Ivre mort. Schlass. Souvenez-vous-en quand on vous demandera de raconter la fois où vous avez réussi à convaincre un agent de la garde séparée de se baigner dans Fatburen, et la raclée de votre vie qu'il vous a administrée en en ressortant crotté et furieux ! »

Il se débarrasse de sa redingote avec la gaucherie du manchot. La perruque de laine oubliée dans la doublure tombe dans la boue. Bah, peu importe. Cette cochonnerie lui a coûté trois sous, la mode est en train d'en passer, et il ne la porte que parce que bien présenter augmente les chances d'un vétéran de guerre de se faire offrir un ou deux coups à boire. Cardell lève les yeux. Tout là-haut, les étoiles brillent au-dessus de la baie d'Årstafjärden. Il ferme les